

JOY SORMAN

LA PEAU
DE L'OURS

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

BOYS, BOYS, BOYS, 2005 (« Folio » n° 4571).

DU BRUIT, 2007 (« Folio » n° 4837).

14 FEMMES. Pour un féminisme pragmatique (ouvrage collectif de Gaëlle Bantegnie, Yamina Benahmed Daho, Joy Sorman, Stéphanie Vincent), 2007.

GROS ŒUVRE, 2009.

PARIS GARE DU NORD, L'Arbalète Gallimard, 2011.

COMME UNE BÊTE, 2012 (« Folio » n° 5698).

Chez d'autres éditeurs

FEMMES ET SPORT. Regards sur les athlètes, les supportrices et les autres (ouvrage collectif, codirigé avec Maylis de Kerangal), Hélicium, 2009.

PARCE QUE ÇA NOUS PLAÎT. L'invention de la jeunesse (avec François Bégaudeau), Larousse, 2010.

L'INHABITABLE (avec Éric Lapierre), Éditions Alternatives, 2011.

LIT NATIONAL (avec Frédéric Lecloux), Le bec en l'air, 2013.

LA PEAU DE L'OURS

JOY SORMAN

LA PEAU
DE L'OURS

roman

nrf

GALLIMARD

PROLOGUE

Un pacte avait été conclu entre l'ours et les villageois.

Un accord si ancien que son origine se perdait, qu'il semblait avoir été passé pour l'éternité, sédimenté à jamais dans la roche de la grotte : la paix régnerait entre l'ours et les habitants du hameau aussi longtemps que la bête n'approcherait pas les enfants. Les hommes s'engageaient à ne chasser aucun ours tant que celui-ci se tiendrait à bonne distance.

L'histoire rapporte qu'une fois seulement un animal rompit le pacte — et sa punition, exemplaire, édifia tous les prédateurs des forêts et montagnes alentour.

L'ours s'était approché en lisière du village et peut-être voulant jouer avait fauché d'un coup de patte mal ajusté un garçon de sept ans qui se trouvait là, accroupi au bord du chemin à empiler des cailloux. L'enfant était mort sur le coup, la nuque arrachée par les griffes acérées et la puissance phénoménale de l'animal qui, pardonnez-lui, ne sait pas ce qu'il fait, mais on ne le lui pardonna pas, coupable moins d'avoir tué que de s'être approché trop près.

Il y avait eu attaque, il y aurait des mesures de rétorsion.

Après la veillée et les funérailles de l'enfant, on se rassemble, on se recueille, on prie tout autant qu'on s'échauffe les esprits. Sous les encouragements et les harangues des villageois, les guerriers se préparent au combat contre l'ours : simulations de joutes et exercices physiques, cheveux couverts de graisse et peau noircie de terre, on se frappe la poitrine, on sacrifie une poule pour implorer l'aide des dieux et la clémence du ciel.

Puis les hommes se regroupent sur la place centrale, armés de lances et de cors qu'ils font sonner avec vigueur afin d'annoncer les représailles — on ne prendra pas l'animal en traître — et de prévenir l'ensemble de la communauté ursine qu'une chasse se prépare, que le coupable au pelage souillé de sang frais et juvénile sera traqué sans relâche.

La battue dura deux jours et deux nuits, durant lesquels ils ne s'accordèrent aucun repos si ce n'est de rapides bivouacs pour avaler un peu de maïs et de viande séchée, et l'ours fut repéré, encerclé, tué — une douzaine d'hommes le poignardant maintes fois pour en venir à bout — et ramené dans une carriole tirée par deux chasseurs.

La lente procession traversa le village, les femmes vêtues de leurs habits de fête en peau de chèvre et couvertes de bijoux tapaient des mains et dansaient au passage du cortège puis, s'approchant, crachaient sur la dépouille ensanglantée après avoir mâché des feuilles de laurier amer.

Enfin la bête est dépecée aux yeux de tous, les enfants mâles sont invités à plonger leurs mains dans les entrailles de l'ours et à se barbouiller le visage de sang et de viscères en signe de virilité précoce.

De sa viande, molle, huileuse et sans saveur, on ne fit pas grand-chose : seules les délicieuses pattes avant, rôties, furent partagées par les anciens du village — espérant ainsi assimiler un peu de la santé extraordinaire de l'animal —, le reste fut balancé aux chiens qui n'en voulurent pas et l'abandonnèrent aux cochons que rien ne dégoûte, que rien n'indispose, et qui se ruèrent sans hésitation sur cette chair fade.

De sa graisse les femmes du village firent quelques remèdes qu'on stocka dans des jarres de terre cuite en prévision d'épidémies à venir : onguent pour soulager les paupières enflées, apaiser abcès et enflures, guérir toutes sortes de maladies de peau, pommade à appliquer par mouvements circulaires afin de soigner les ulcères, les maux de reins et les oreillons, baume pour faire repousser les cheveux. On fit provision également de quelques touffes de poils aux vertus prophylactiques.

L'homme le plus déprimé du village eut droit au cœur, et l'épileptique aux testicules.

De sa bile on filtra une boisson énergétique que les vierges burent à tour de rôle dans une coupe d'argent ciselé, afin de se prémunir de la peste.

La tête fut enterrée à l'extérieur du village, sous un chêne.

De sa peau on fit un trophée, une parure sauvage. Soigneusement découpé au moment du dépeçage, lavé, tanné et

lustré, le costume chamanique rejoignit le trésor de guerre, conservé dans un coffre à la serrure ornée de diamants.

Après cet épisode violent, les ours se tinrent tranquilles, à bonne distance des villages, et chaque année la communauté humaine ne manquait pas de leur rappeler le châtiement qu'ils auraient à subir en cas de trahison : le premier jour du printemps, un homme dans la force de l'âge se glissait à l'intérieur de la peau de l'ours.

Il parcourait alors les rues, annoncé par le tintement des clochettes cousues sur la peau de l'animal et par la mélodie macabre de son collier d'ossements et de dents — chacun de ses pas étant ainsi souligné d'un avertissement sonore. L'homme, d'abord lâché tel un fauve à l'entrée du village, dansait au son du tambourin, invoquant les éléments, se lançait dans une parade favorable aux récoltes, à la fertilité du blé comme des femmes. Puis, poursuivant sa virée erratique, se jetait sur les passants accourus pour l'admirer, et enfin pénétrait en furie dans toutes les maisons, en chassait les démons à grands gestes et piétinait les malades alités afin de les délivrer de la douleur et de la fièvre. À la nuit tombée, l'homme cessait de vociférer, quittait la peau, s'en extirpait harassé pour prendre un bain puis se désaltérer de quelques bières à la myrtille, tandis que le vêtement magique, une relique, était à nouveau placé au coffre jusqu'au printemps suivant.

Cette coutume rythma le passage des saisons pendant un siècle au moins, temps de paix entre l'ours et les villageois. Mais à nouveau le pacte fut rompu.



Le contrat interdisant aux ours de s'approcher des enfants avait été étendu aux jeunes filles, leur attirance réciproque, depuis longtemps suspectée et redoutée par les hommes, mettant en péril la survie de la communauté, le maintien de l'ordre et la bonne moralité des femmes, dont il ne faut pas exciter le désir.

Malgré ces précautions, un ours et une femme se croisèrent et cela dégénéra. Une fois encore les hommes durent abattre un ours, le plus noble et le plus courageux des animaux, réactivant une guerre que pourtant personne ne désirait — car c'est toujours la mort dans l'âme qu'on s'en prend au souverain des montagnes.

La plus belle fille du village se nomme Suzanne, elle a dix-sept ans, porcelaine aux yeux gris, aux cheveux doux comme de la loutre, elle est la cadette du paysan le plus aimé de la communauté. Tous veulent l'épouser mais Suzanne ne regarde personne, se consacre aux travaux de broderie, aux tâches ingrates de la ferme et surtout au troupeau de brebis qu'elle conduit paître dans les hauteurs dès que les renoncules et la gentiane fleurissent.

C'est bientôt l'été et à l'aube Suzanne s'en va mener

ses bêtes, empruntant les chemins escarpés et sinueux, les sentiers rocailleux qu'elle connaît par cœur maintenant, qu'elle grimpe les yeux fermés, suivie par ses cinquante agneaux de lait, une procession adorable et agile — et bien sûr elle chantonne, vêtue d'un tablier de gros drap de lin et couverte d'un chapeau de paille. Après une heure de marche, le soleil tape et l'éblouit, elle plisse ses yeux qui sont deux fentes métalliques, ses pommettes prennent feu, la sueur se dépose aux tempes comme une gaze, le pouls s'accélère, Suzanne à cet instant est particulièrement appétissante, miraculeuse même, et la nature s'y met aussi, flamboyante de couleurs, pleine de bourdonnements, celui des guêpes, et du cri rauque des corneilles.

Voilà ce qui rend Suzanne rayonnante, la solitude partagée avec ses agneaux, l'air plus vif quand on prend de l'altitude, une journée de marche et peut-être de méditation, ou à se rouler dans l'herbe, le déjeuner de pain noir et de fruits glissé dans la poche avant du tablier, et le soir redescendre vers le village, à l'heure où les foyers s'allument, courir les derniers cent mètres pour échapper à la nuit et aux hululements des chouettes.

Mais un soir Suzanne ne rentre pas.

On attend un peu, on s'inquiète, de plus en plus, et à minuit on décide d'entamer les recherches, le père et quelques hommes munis de lances, de fusils et de lanternes : rien. Le lendemain matin : rien non plus. Le surlendemain : chou blanc. Les recherches restent vaines, le mystère s'épaissit. Suzanne n'a pas été attaquée par un loup puisqu'on retrouve l'intégralité du troupeau indemne,

pas le moindre agneau dévoré ou même blessé. L'hypothèse lupine écartée, où est passée Suzanne? Enfuie avec un amant? Personne n'y croit. Fugue adolescente? Pas le genre. Rôdeur, détrousseur? Peu crédible.

Le père de Suzanne tente en vain de trouver quelque indice dans les yeux des agneaux puis prend en grippe ce troupeau maudit qu'il laisse livré à lui-même dans la bergerie — les pauvres bêtes finissent par mourir de faim et de déshydratation.

Si Suzanne n'est pas rentrée ce soir-là c'est qu'elle a rencontré l'ours.

Un ours brun de près de trois mètres, un lutteur trapu et massif, un monstre de robustesse : un torse, un dos, des pectoraux extraordinairement développés qui lui permettent de porter des charges plus lourdes que lui, de déplacer des blocs de pierre, de briser des troncs d'arbres et de tuer un homme d'un seul coup de griffe. Une nuque épaisse et musculeuse qui porte une tête ronde, si petite par rapport à son buste, des oreilles duveteuses et courtes, un museau allongé, une truffe d'un noir mat, des yeux enfoncés et rapprochés. Mais une gueule redoutable, des muscles masticateurs et temporaux puissants, des incisives comme des pinces, des canines aiguisées en forme de poignard pour lacérer et déchirer ses proies, des molaires pour broyer.

Voilà la bête qui se présente devant Suzanne, s'avançant d'un pas feutré, tête basse et gueule entrouverte, l'ours que rien n'effraie, résistant à toutes les intempéries du corps et

du ciel — fatigue, neige, vent et foudre glissent sur son pelage dense, d'un brun soyeux parcouru de reflets mauves.

L'ours a humé les effluves des agneaux et capté leurs pas à plus de deux cents mètres, torsion du nez, oreilles qui pivotent, il a marché placidement jusqu'à la colonie.

C'est d'abord une ombre immense qui s'abat sur la silhouette gracile de Suzanne déjeunant sur un rocher plat, une ombre glaçante qui masque le soleil et pétrifie la nature. L'ours de trois cents kilos s'est approché sans bruit, léger comme une plume. Suzanne a senti le froid, a senti l'obscurité, puis l'a entendu toussoter et souffler, a relevé la tête et a vu la bête dressée sur ses pattes arrière, lèvres supérieure décollée, son regard à bout portant, ses yeux étincelants, ronds comme des billes, fichés dans les siens, d'abord incrédule puis prise d'une panique qui n'a pas le temps de s'épancher, de se muer en cri, alors que l'ours négligeant le troupeau s'empare de Suzanne, la saisit à la taille puis la jette sur son épaule avant de prendre la fuite quand personne ne le poursuit : parcourant deux mille mètres à une vitesse de cinquante kilomètres heure, l'ours atteint son refuge en un peu plus de deux minutes.

La grotte de l'ours, tanière nichée à flanc de montagne, est une cavité fraîche et profonde, au sol argileux maculé d'empreintes, aux parois constellées de touffes de poils — l'ours s'y frotte chaque matin pour faire sa toilette — et de griffures profondes, scarifications de la roche qui attirent d'abord l'attention de Suzanne, raidie par la peur, mains bleuies aux doigts rétractés, cernes cendrés, joues

creusées, teint poussiéreux, le printemps a déserté son corps, siphonné d'un coup par la terreur, bouche sèche comme le foin, haleine de rat crevé, cœur coulé dans l'œsophage qui tambourine à vide, tous ses membres tétanisés, la pupille dilatée par l'obscurité et une seule pensée — je vais mourir.

L'ours pose Suzanne à terre, immobile et mutique, avec d'infinies précautions, la déshabille lentement, dégrafant son corsage de ses griffes habiles, ôtant ses sabots, dénouant sa tresse, puis la viole en position du missionnaire.

Suzanne serre les poings, ferme les yeux, s'absente de sa propre existence, il n'y a rien d'autre à faire. Suzanne s'évanouit, l'ours halète encore quelques minutes au-dessus d'elle, veillant cependant à ne pas l'écraser de tout son poids, les mouvements de son bassin soulèvent la proie comme un fétu de paille, un pantin de chiffon, il râle, se laisse tomber sur le côté puis entreprend de ranimer Suzanne en léchant tout son corps avec la vigueur de sa grosse langue râpeuse, de la plante des pieds au front, parcelle de chair après parcelle de chair, il la réchauffe en soufflant sur son ventre, la retourne pour caresser son dos, renifle sa nuque, masse ses doigts, Suzanne s'extrait lentement de son coma, l'ours lui aménage une couche de lichen et de bruyères au fond de l'ancre puis la porte jusqu'à son lit.

Il la veille toute la nuit et la retiendra prisonnière pendant trois ans, la violant régulièrement.

De sa captivité Suzanne ne dit quasiment rien quand elle fut délivrée. Voilà ce qu'on apprit cependant : chaque matin l'ours quitte la caverne, laissant Suzanne à l'intérieur après avoir obstrué l'entrée en faisant rouler un immense rocher. La jeune fille n'a aucune possibilité de s'enfuir et les rares moments de retour à la lumière ont lieu sous la surveillance de l'ours qui la tient fermement entre ses pattes et ne la pose jamais à terre.

Tout le jour, l'ours vaque à ses activités de chasse : se hissant à la cime d'un noisetier pour l'étriller, épluchant l'écorce du tronc pour lécher larves et cloportes, soulevant de gros blocs rocheux afin d'engloutir fourmis, limaces ou campagnols, traînant un cadavre de vache jusqu'à la grotte, détarrant des tubercules, prélevant du bout des lèvres de fragiles graminées, happant champignons et baies. Il descend parfois jusqu'au village afin de voler du pain et des vêtements pour sa captive. Il n'est jamais repéré. À la nuit tombée, il rejoint Suzanne avec son butin, Suzanne séquestrée dont on ne sut jamais exactement ce qu'elle faisait de ses journées passées dans la noirceur et l'humidité de la roche.

Trois ans avaient passé et tout espoir de retrouver Suzanne était perdu.

Un matin cependant, par un hasard d'autant plus grand que les arbres sont rares à proximité de la grotte, un bûcheron s'aventure dans les parages et entend les cris d'une femme. Suzanne, qui a pris l'habitude de crier quatre ou cinq fois par jour par séquences de quelques minutes,

autant pour garder sa voix et un peu d'énergie que pour attirer l'attention d'un hypothétique promeneur, crie cette fois au bon moment. Le bûcheron répond à ce cri, crie à son tour et, guidé par la voix de Suzanne, avance jusqu'à l'entrée de la grotte où il tente en vain de déplacer l'énorme rocher. Il promet de revenir au plus vite avec des renforts, Suzanne le supplie d'être de retour avant le crépuscule. Le sauvetage a lieu le jour même grâce à dix bûcherons munis de cordes qui parviennent à déplacer de quelques dizaines de centimètres le rocher, et Suzanne se glisse hors du piège.

Le spectacle qui s'offre alors est stupéfiant : une femme, sauvage, voûtée, nue mais chaussée de sabots, couverte d'une épaisse croûte de boue, comme un manteau terrestre qui aurait sédimenté à même sa peau, à la chevelure abondante et entortillée autour de ses bras, de sa taille, de ses jambes et jusqu'aux chevilles, des mains écorchées aux ongles longs et recourbés, un regard d'acier sur un visage pigmenté par le granit, dégageant une odeur de fruits pourris et de sève.

Elle est silencieuse, hésitante, avance vers les chasseurs en boitant, à tâtons, aveuglée et exsangue, une larme au coin de l'œil qui ne se décide pas à perler, un mot qui ne vient pas, les lèvres qui tremblent, elle avance encore et les hommes sidérés découvrent alors qu'à ses côtés se tient sur ses jambes un enfant, se tient sur ses pattes un enfant-ours, mi-homme mi-bête, au visage rose, poupin et lisse — des pommettes, un nez et des yeux d'ange cerclés d'une fourrure légère comme de la mousse —, petit garçon dodu

et voûté, musclé et épais, couvert de poils aux reflets roux, qui saisit la main de sa mère et gémit.

Suzanne s'adresse enfin aux bûcherons d'une voix heurtée : combien de temps pour rentrer au village? Un chasseur ôte son manteau de peau et aide Suzanne à l'enfiler, un autre prend l'enfant-ours sur ses épaules, ils se mettent en route, graves et solennels, leur silence parfois troublé par le babil mélancolique du petit. Ils serpentent ainsi dans la montagne et se présentent aux portes du village deux heures plus tard alors qu'il fait déjà nuit et que l'ours a dû constater la disparition de sa prisonnière.

Quand Suzanne et son enfant se présentent à la porte de la ferme familiale, escortés par les bûcherons, l'accueil n'est pas aussi chaleureux qu'espéré. Suzanne, apathique, crasseuse, effrayante, a perdu ses bonnes manières, sa joie de vivre, une partie de sa beauté et de son éloquence, et l'enfant est un monstre sur lequel on n'ose même pas poser le regard. La famille ne leur propose pas de prendre un bain, le père n'offre même pas un quignon de pain et, repoussant violemment Suzanne de sa canne, il sort en hâte de la maison, court alerter le curé et le médecin : une folle? une possédée? une sorcière?

Une folle doublée d'une sorcière qui a couché avec un ours, une créature du diable enchaînée à ses instincts les plus vils, une dérégulée sexuelle qui copule avec les bêtes et pervertit la marche du monde. Une tarée, c'est ainsi que la regardent tous les villageois qui la lapideraient bien si le curé ne la traînait pas sur la place centrale afin

de procéder à un exorcisme public ; la foulant au pied, il ânonne des formules secrètes, la fouette avec des branches de pin et de houx, brûle son sexe au tison, et Suzanne, inerte à nouveau, gît sans un mot sans un geste, tandis que l'enfant-ours se cache les yeux et que l'excitation de la foule grandit. Dans l'obscurité, juste éclairée par les torches des spectateurs accourus en nombre, tirés de leur lit par la rumeur, personne, pas même les chasseurs sauveteurs ralliés à la haine collective, ne prend en pitié le petit garçon velu qui reste seul, à l'écart, perdu.

La mère et son fils sont jetés dans une étable jusqu'au lever du jour et, le lendemain, un tribunal hâtif, présidé par le curé exorciste, décide du sort de Suzanne — envoyée au couvent pour le reste de ses jours, libérée pour être enfermée une seconde fois. Nul besoin de recourir à la force pour la faire monter dans la carriole qui doit l'emmener chez les sœurs, Suzanne a renoncé à tout, à la vie, à son fils qu'on lui ôte de bras qui déjà ne le portent plus. L'enfant-ours sanglote en pure perte, sans provoquer la moindre réaction chez sa mère — petit homme sans avenir, drôle de bête qui pleure dans le vide.

Suzanne bannie, l'ours descend chaque nuit de la montagne rugir aux portes du village, réclamer sa femme et crier son désespoir. On entend jusqu'au fond des remises son souffle guttural, ses claquements de langue rageurs. Les villageois embusqués finissent par l'abattre, et cette mise à mort est le deuxième avertissement adressé par la communauté des hommes à celle des ours.

